



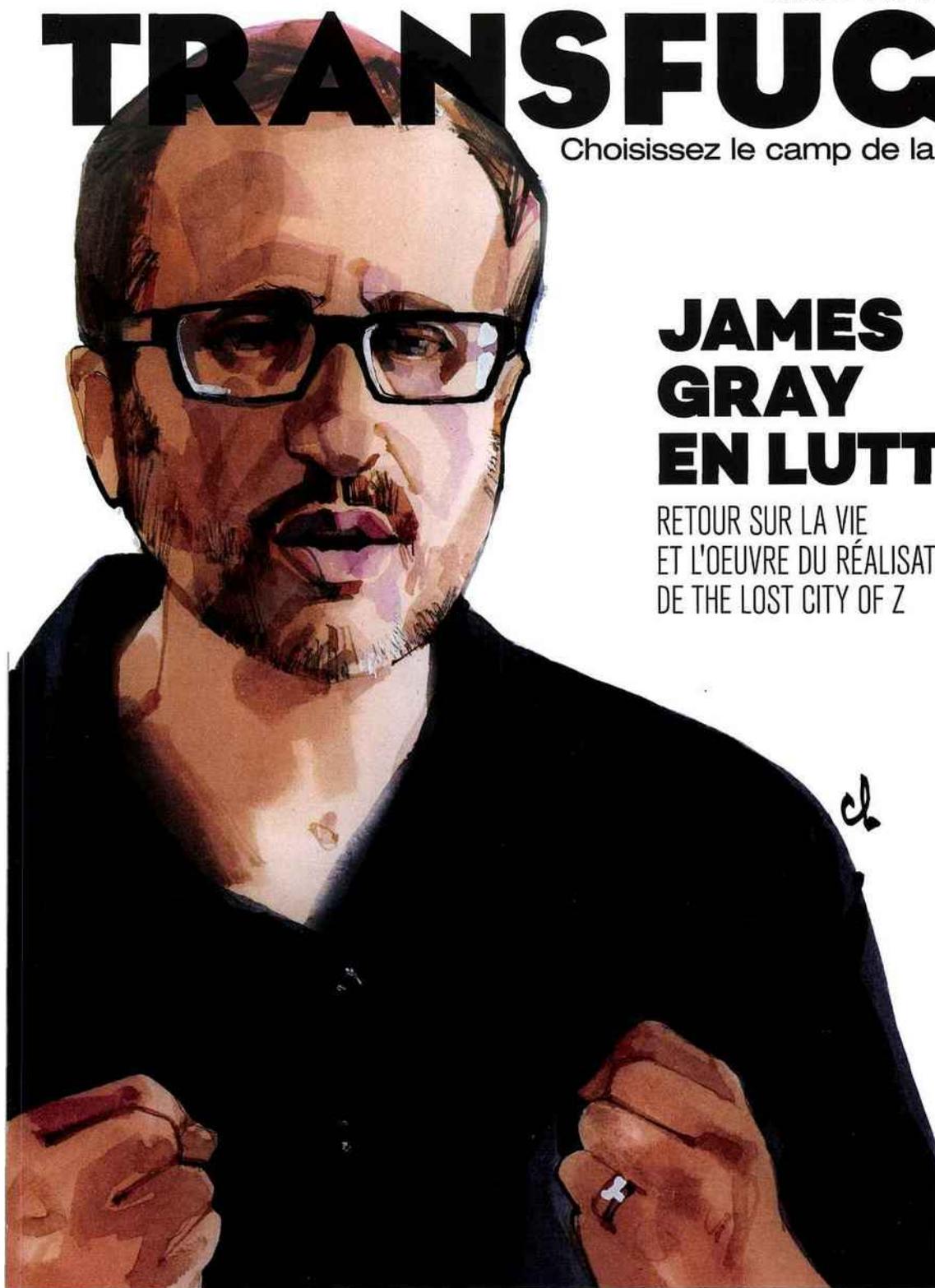
Avril 2017 / N° 108 / 6,90€

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

JAMES GRAY EN LUTTE

RETOUR SUR LA VIE
ET L'OEUVRE DU RÉALISATEUR
DE THE LOST CITY OF Z



François Cusset et
l'effondrement de la gauche

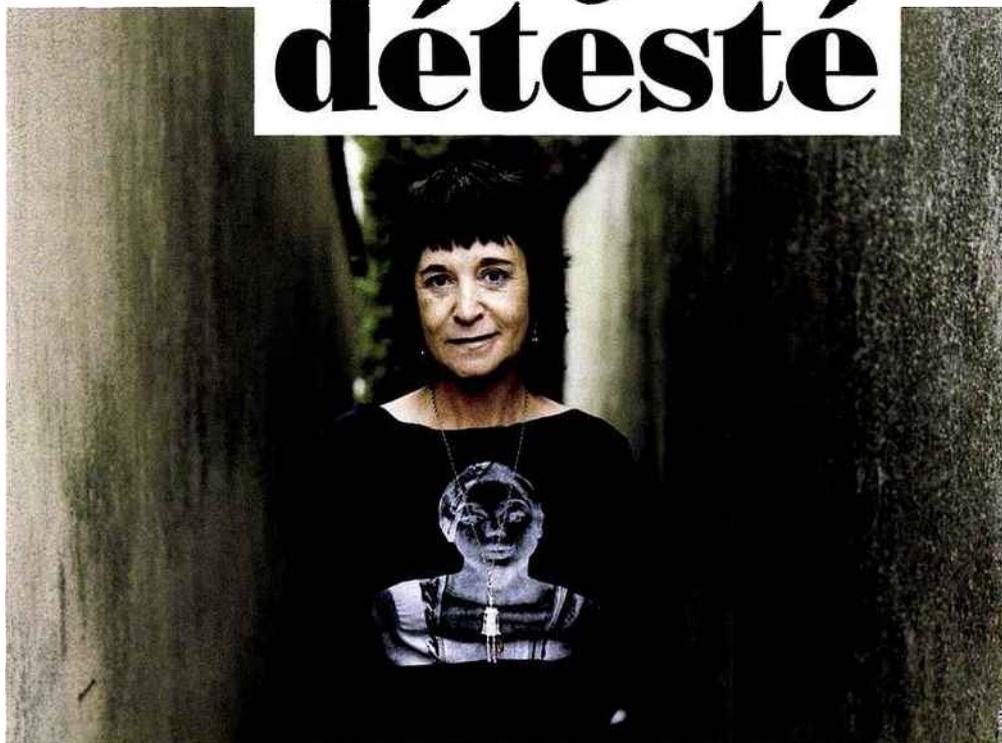
Entretien fleuve avec
Claude Lanzmann

ET AUSSI : Alain Gomis, Zeruya Shalev,
Christophe Ono-Dit-Biot, Rosa Montero...



4^{EME} ÉVÉNEMENT LIVRE

“J’ai toujours détesté”



L'une des plus grandes voix des lettres espagnoles, Rosa Montero revient avec un singulier portrait de femme, *La Chair*. Une intrigue haletante et une réflexion douce sur l'art et l'amour. Rencontre.

INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLOTTE PERSICAIRE

Rosa Montero ne cesse de sourire au cours de notre entretien. *La Chair* est l'un de ses livres les plus lumineux, elle se met au diapason. L'Espagnole nous mène dans les méandres troubles de la sexualité d'une femme de soixante ans qui n'a jamais vécu d'histoire d'amour avec un homme mais a toujours cherché leurs corps. Soledad, se nomme-t-elle, un prénom qui suffit à dire le désert qui entoure cette femme. Au début du livre, elle rencontre un gigolo, auquel elle va s'attacher, dans une étrange relation de dépendance. Ni histoire d'amour, ni exploration houellebecquienne de la frustration côté féminin, ce livre se veut le récit d'une femme qui ignore tout de l'amour, alors qu'elle s'approche de la mort. « Être maudit, c'est ne pas supporter la vie, et surtout ne pas se supporter soi-même », écrit son personnage au début du livre. Montero nous place à l'instant de vérité d'une vie construite sur la solitude. La lumière de *La Chair* réside dans la force que trouvera Soledad pour affronter son

passé. L'auteure de *L'Idée ridicule de ne plus jamais le revoir* (Métailié 2015), puissant roman de deuil écrit après la mort de son compagnon, a l'art de nous mener sur les sentiers arides de la vie, et de la vieillesse, avec une luxuriance, et une croyance, féroce, en la survie. Elle avoue être fascinée par la force des corps, et des esprits, dans ce petit hôtel parisien, où elle nous offre une heure de son temps.

Soledad est-elle la figure d'une solitude féminine radicale ?

Oui, et une figure de femme qui affronte l'idée de la mort. La plupart des romans contemporains questionnent la mort, mais je crois que les miens, plus encore que les autres, sont obsédés par cette question. En cela, on peut dire que j'écris des romans existentialistes : le passage du temps y est palpable, les ravages du temps sur les psychés. Soledad, je crois qu'elle est venue à moi, pour m'apprendre à vieillir. Puisque l'on écrit toujours pour apprendre, bien plus

LA CHAIR

Rosa Montero,
traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse,
Editions Métailié,
196 p., 18 €





que pour enseigner. Soledad à soixante ans se dit cette phrase terrible : peut-être que je vais mourir sans connaître l'amour. Ce fut l'un des points de départ de mon écriture, je me suis demandé comment un être humain pouvait réagir à cette angoisse finale. Voilà pourquoi peut-être Soledad se passionne pour les écrivains maudits, parce qu'elle pense qu'être maudit, c'est n'être entendu ni aimé par personne.

Dans quelle mesure la vieillesse vous obsède-t-elle ?

Je crois que l'un des grands luxes de l'écrivain est d'échapper au passage du temps. Je crois que la littérature, c'est la jeunesse éternelle, la possibilité de renaître sans cesse. Être jeune, c'est être un tableau noir où tout peut s'écrire. Plus on avance, plus c'est terrible de se dire qu'on ne peut jamais recommencer à zéro. Dès vingt, trente ans, on marche dans la vie en portant ses expériences, ses erreurs, les douleurs que l'on a traversées, et le mal que l'on a commis. Nous portons ce sac plein de pierres dans le dos qui grossit sans cesse. Et plus on avance, plus le temps d'arranger les erreurs commises, de réparer le mal qu'on a commis, rétrécit. Voilà pourquoi je crois vous trouverez autant de jumeaux dans mes nouvelles, pour montrer l'autre vie que chacun pourrait vivre, et qu'il ne vit pas.

L'un des grands drames de la vie de Soledad est en effet le destin de sa sœur jumelle, schizophrène, et interné. Pourquoi cette dissociation entre l'individu psychologiquement sain, et la malade psychiatrique ?

Je voulais faire apparaître une schizophrène, parce que je trouve qu'ils sont totalement absents de la société. On n'en parle qu'en cas de violences commises, alors que le pourcentage de malades psychiques violents est bien inférieur à celui des gens « normaux ». Mais je sais que la peur de la folie est présente en chacun de nous. Or, je pense que l'« esprit sain » est une invention de notre époque. Un exemple, vous rentrez au bureau et racontez à tous que vous avez rencontré le diable sur le chemin de notre interview, on vous prendra pour une folle. Mais au XV^e siècle, vous raconteriez la même chose, on vous croirait sur parole ! La vérité est une convention sociale. La folie aussi donc. J'ai connu des crises d'angoisses à seize,

vingt-et-un et trente ans. J'ai d'ailleurs commencé à étudier la psychologie à l'université parce que je me sentais malade. Il n'y a que des gens qui se croient fous en cours de psychologie d'ailleurs ! J'ai donc découvert au cours de mes études que ces crises d'angoisse étaient aussi communes que la grippe, elles n'annonçaient en rien la folie. Près de 40% des gens peuvent connaître cela dans leur vie. Et aujourd'hui, je suis très contente d'avoir traversé cela, parce que ces crises m'ont permis d'aller du côté sauvage de la vie. La solitude que vous éprouvez pendant une crise, est une solitude inouïe, seulement comparable sans doute à celle que peut éprouver un cosmonaute dans l'espace. Cette expérience m'a apporté une connaissance de l'esprit, et une empathie envers les autres, que je n'aurais pas eu avant.

Pourquoi n'avez-vous pas fait de Soledad une artiste ?

Elle est trop dure pour cela, trop forgée par le malheur de son enfance, et par la haine de soi qu'on lui a inculquée. Soledad est misanthrope et misogyne. J'ai toujours détesté les femmes misogynes, mais dans ce roman, j'ai appris à les comprendre.

Il est rare de lire une description du corps d'une femme vieillissante si réaliste, était-ce essentiel pour vous de transmettre ces images là ?

J'ai commencé à écrire sur le vieillissement du corps dans mon premier roman, j'avais vingt-huit ans. Aujourd'hui, près de trente ans plus tard, je garde les mêmes obsessions. Notre emprisonnement dans cette chair, qui nous fait souffrir et nous tuera, mais qui nous fait aussi toucher la gloire, la sensualité, l'amour. C'est étrangement la chair qui nous permet de nous croire par instant éternels. C'est la chair qui nous permet d'être animal, de nous sentir vivant à l'instant même où l'on souffre. Je crois que notre conscience n'est qu'un clandestin sur le bateau de notre corps.

« La solitude que vous éprouvez pendant une crise est une solitude inouïe »

les femmes misogynes”